

# Plein cadre

Entretien

## Obispo, enfant du rock

Dans son nouvel album, Pascal Obispo raconte son parcours musical et se souvient de son adolescence, à Rennes

JULIEN ROUSSET  
j.rousset@sudouest.fr

Pascal Obispo n'a pas toujours bonne réputation dans la presse écrite, il paraît qu'il n'est pas facile en interview. Ce mercredi, à 17 heures, il reçoit, dans un studio parisien, une poignée de journalistes qui viennent d'écouter son nouvel album (lire ci-dessous). Quand cet échange commence, le chanteur paraît sur la défensive. Il jauge, de son regard noir, ses interlocuteurs, évoque, en soupirant, une interview publiée par un magazine, qui lui attribue à tort certains propos. Puis, à mesure que la conversation se détend, un autre Pascal Obispo prend le dessus : spontané, volubile, heureux de parler de ce disque qui raconte son parcours musical. L'histoire d'un jeune homme qui a grandi dans le rock alternatif et la new wave avant d'être happé, au début des années 1990, par un succès massif, une collection de tubes (« Tombé pour elle », « Plus que tout au monde ») qui l'ont emmené vers d'autres rives, la pop, ses concerts géants, ses disques de diamant.

« Sud Ouest » Des Beatles à New Order, de Roxy Music à Souhoun, cet album est peuplé de clins d'œil, de références. Pourquoi ?

**Pascal Obispo** J'ai imaginé ce disque comme une sorte d'autobiographie musicale. À 53 ans, j'ai eu envie de revenir à la source de mes influences. J'ai écrit les textes, ce que je ne fais pas d'habitude. Je ne suis pas un auteur : il m'est plus naturel, plutôt que d'inventer des histoires, d'écrire sur ceux qui m'ont influencé, sur les séquences musicales qui ont jalonné ma vie.

**BIOLAY, ADJANI, CHRISTOPHE, MARQUIS DE SADE**

C'est le onzième album de Pascal Obispo, il s'intitule « Obispo », sort le 12 octobre, compte quatorze chansons. La première partie de l'album est très « obispienne » : pop, très travaillée dans sa production. Une ballade de Calogero rend hommage aux Beatles. La seconde partie est plus inattendue : ponctuée de collaborations avec Youssou N'Dour, Édith Fambuena (Les Valentins), Christophe, Philippe

Quelles sont ces séquences ?

Il y en a plein ! Jusqu'à 12 ans je suis très Maritie et Gilbert Carpentier. Quand j'arrive en 1978 à Rennes, je suis ado, je deviens post-punk, je rejette la variété, la musique de mes parents, j'ai trois groupes, on fait la première partie de Killing Joke, des Pogues, de Marc Seberg. Puis j'arrive à Paris, grâce à Étienne Daho qui m'héberge. Je signe dans une maison de disques, je fais « Plus que tout au monde », « Tombé pour elle », gros succès, j'entre dans une période pop, je suis dans « OK Podium », dans « Salut les copains », je plais bien aux filles... Et hop, catastrophe, je perds mes cheveux ! Alors, je mets de grandes perruques avec des grandes lunettes, parce que ça me soucie, quand même, de perdre mes cheveux (rires) ! Et puis je me déguise,

« Adolescent, je ressemblais à mes idoles, les cheveux en pétard, tout en noir »

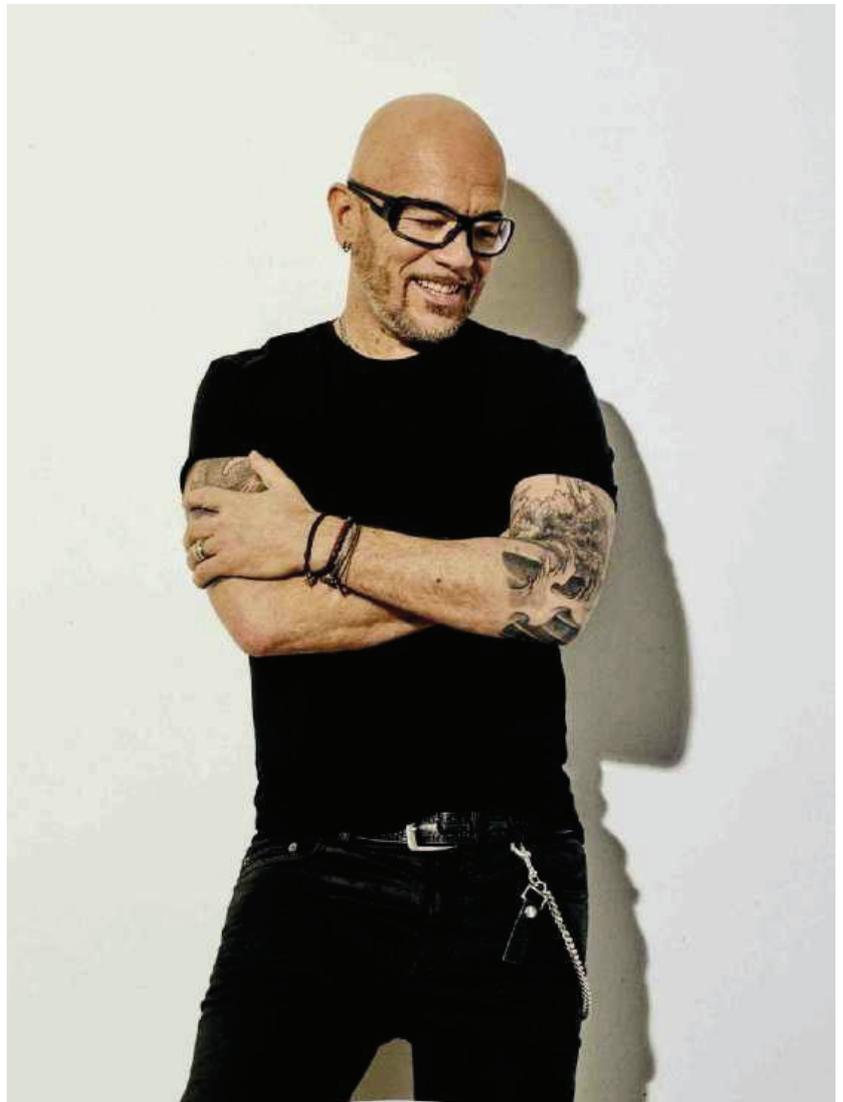
J'ai ma période travesti, glam. Et il y a aussi eu toutes ces comédies musicales, et tous les artistes que j'ai produits. Et aujourd'hui, l'envie de revenir au port, à la source. Je m'en suis éloigné, mais je viens du rock. Ceux qui m'ont donné envie de faire ce métier, ce sont Marquis de Sade, Joy Division, Robert Smith.

En perçant dans les années 1990, vous avez gagné en succès mais vous avez perdu en radicalité, est-ce un regret pour vous ?

On peut croire ça, de l'extérieur, que sortir de l'underground, c'est une forme de renoncement, mais je ne

Pascal (Marquis de Sade, Marc Seberg), Isabelle Adjani (belle mélodie pour leur duo, « D'accord »)... Plusieurs chansons, dans cette seconde partie, sont arrangées et réalisées par Benjamin Biolay, qui offre à la voix d'Obispo un écriin dépouillé.

Pascal Obispo a travaillé deux ans et demi sur cet album, entre Paris et la Gironde : « J'ai écrit tous les textes dans ma maison du Cap Ferret. »



J'ai pas vécu comme ça. Au début, c'est déstabilisant. Soudain, vous avez beaucoup de succès, vous parlez dans les interviews de Joy Division que vous admirez plus que tout, et vous vous rendez compte que les gens ne connaissent pas ! Mais cette perte de radicalité m'a permis de grandir musicalement, de progresser techniquement, de m'ouvrir à d'autres couleurs musicales. Vous venez d'une communauté rock et tout d'un coup, avec le succès, un champ des possibles énorme s'ouvre... Je suis sorti de ma posture.

Benjamin Biolay réalise cinq chansons de ce dernier album. Comment la connexion s'est-elle établie ? Vous vous connaissiez ?

Peu, on se croisait, on échangeait des textos, mais on ne se connaissait pas trop, en fait. Ce n'est pas toujours simple de bâtir une relation avec un autre chanteur-réalisateur dans ce métier, il y a les maisons de disques, les médias qui aiment bien mettre en scène des compétitions. Mais dès qu'on s'est retrouvés dans un studio, c'était simple, fluide, immédiat, parce qu'on a la même culture.

Qu'attendiez-vous de lui ?

J'attendais qu'il fasse ce que je ne sais pas faire : il apporte quelque chose

de plus brut, de plus rock. Quand je produis, tout est très carré, millimétré, « propre ». Benjamin, lui, arrive en studio, écoute les démos, garde une voix et un piano, et dégage tout le reste. Il laisse des aspérités, je suis absolument incapable de faire ça ! Il ajoute du trouble, il a cette approche, « gainsbourienne » ou « bashungienne », de la chanson.

On entend sur l'album un duo avec Isabelle Adjani, « D'accord », il figurait sur l'album que vous avez composé pour elle il y a une dizaine d'années. Pourquoi cet album n'est-il jamais sorti ?

Il faut que vous demandiez à Isabelle. Parfois des projets n'aboutissent pas, ça tient à peu de chose.

Dans la chanson « Universelle solitude », vous épinglez les réseaux sociaux...

Vous êtes dans un concert, vous avez 5 personnes sur 5 000 qui ne sont pas contentes, qui n'aiment pas votre musique, et 4 995 qui s'éclatent. Aujourd'hui, sur les réseaux sociaux mais aussi dans les médias, on met en avant ces 5 personnes en colère, et on dit : « l'opinion publique n'est pas contente ». Certaines émissions de télé mettent beaucoup en exergue ces emballements sur les ré-

« À 53 ans, j'ai eu envie de revenir à la source de mes influences. » PHOTO YANN ORHAN

seaux sociaux. C'est leur droit, mais toutes ces surenchères, ces buzz, finissent par dégrader le climat collectif en France.

On apprend, dans le dossier de presse, que, lycéen, à Rennes, vous êtes tombé par hasard sur une répétition de The Cure...

C'est la vérité, ce n'est pas une légende ! Je jouais au basket, je sortais de mon entraînement, j'étais en short avec mon ballon, et sur un grand parking, le groupe The Cure était en pleine balance, on les a regardés travailler, il y avait Robert Smith, Simon Gallup. Pour moi, c'est un grand souvenir.

Quel adolescent étiez-vous ?

Je ressemblais à mes idoles, les cheveux en pétard, tout en noir. Je voulais faire du rock, pas nécessairement être chanteur. J'ai eu 15 ans en 1980 et, en 1981, j'ai commencé à faire de la musique... Je n'ai pas fait tant de rock que ça : on peut dire, quand on regarde mon parcours, que le rock est plus dans mon attitude que dans ma musique.